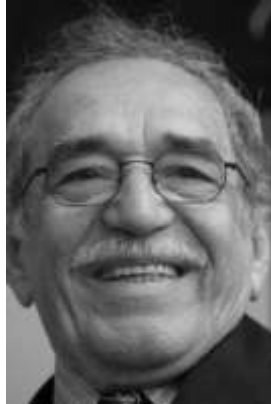


## Les êtres du futur qui autrefois existèrent.

**José Manuel Torres Funes\***



Gabriel García Márquez (1927-1914)

Il est probable que la certitude ait quelque chose à voir, avec « un magasin de porcelaines au cours d'un tremblement de terre », selon cette magnifique métaphore de Nina Berbérova, l'écrivaine de l'exil russe. Dit autrement, la certitude ne sera peut-être qu'un doute et le plus grand de tous les doutes.

La mort de Gabriel García Márquez est comme une de ces répliques qui font trembler les pièces de porcelaine. Une réplique qui nous rappelle, à tous ceux qui ont pris la littérature comme l'une des rares certitudes qui existe dans la vie, que Julio Cortázar et Octavio Paz auraient eu cent ans cette année s'ils avaient connu la longévité de ces paysans russes qui paraissent détenir le secret de la vie et de la mort grâce aux yaourts qu'ils consomment chaque matin de leur existence.

Quelque chose s'est détaché après la mort de García Márquez et de quoi parle-t-on ? D'un petit morceau de l'Amérique peut-être.

Chaque fois qu'un écrivain disparaît, c'est un monument en route vers un autre destin qui disparaît, mais lorsque cet écrivain est latino-américain le monument ressemble à la Pierre solaire des Aztèques qui s'enfonce irrémédiablement dans les sombres profondeurs d'un gigantesque lac.

Il nous reste bien sûr tout l'héritage de García Marquez, mais pour nous qui l'apprécions plus comme un grand-père que comme un père, c'est de la nostalgie qu'il nous laisse en héritage, une nostalgie qui lui appartient et qui nous appartient.

La nostalgie est une autre réplique qui elle aussi fait trembler le magasin de porcelaine.

Quelle est cette nostalgie ? Celle d'un monde désormais disparu avec la Pierre solaire enfouie au fond des eaux ? Celle d'une époque où le Péruvien José Carlos Mariátegui<sup>1</sup> comme le brésilien Leonardo Boff<sup>2</sup> proposaient une vision de la découverte d'un continent bien différente de celle dont parlent les publicités à la télévision avec des slogans comme « Découvre le Venezuela, découvre la Colombie, découvre le Mexique » ? On peut répondre que oui à ces questions comme à bien d'autres encore.

Peut-être que nous, enfants de l'avenir, nous disparaissions instantanément avec ces petits morceaux d'Amérique à la mort d'Alejo Carpentier, de Miguel Ángel Asturias, de Carlos Fuentes, d'Ernesto Sábato ou après l'assassinat de Roque Dalton.

Est-ce qu'avec leur absence nous avons cessé de nous interroger, à la lumière de cette contemporanéité qui n'est plus celle d'Octavio Paz, sur notre identité, sur ce que doit être notre engagement envers le continent, sur les rêves que nous pourrions encore faire, même s'ils ne sont que de sombres cauchemars ?

Résultat d'une démarche éditoriale très préméditée, de la littérature de García Márquez, on ne retient que cette formule de « réalisme magique » ; et pourtant Juan Carlos Onetti, Augusto Roa Bastos ou Juan Rulfo, parlaient eux aussi du cauchemar et de l'égarement menant presque toujours à l'inévitable obscurité dans laquelle notre continent a pris la mauvaise habitude d'avaler des couleuvres et de croire à des contes de fées pour ne pas vouloir regarder la réalité en face.

Les grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle latino-américain ont demandé à leurs enfants, nos pères de ne pas se laisser voler leur avenir, de ne pas laisser ces soi-disant oiseaux

---

<sup>1</sup> (Pérou, 1894-1930) : Écrivain, poète, philosophe et journaliste, engagé dans l'action politique pour répandre les idées socialistes dans son pays et sur tout le continent.

<sup>2</sup> (Brésil, 1938) : Théologien, prêtre franciscain, philosophe, écrivain, professeur, militant écologiste, proche de la Théologie de la Libération et souvent en délicatesse avec le Vatican.

de lumière nous dévorer les yeux, ces terribles oiseaux qui dans notre Amérique sont plus évidents encore que toute certitude.

Le développement de l'Amérique latine de García Márquez ou de Manuel Puig (bien délaissé, ce dernier, par les autres grands écrivains) s'est surtout fait en se tournant vers l'intérieur, en se penchant plutôt sur les profondeurs d'un passé révolu, parfois armé d'une dague cachée dans leur ceinture, mais il n'a jamais regardé vers l'avenir.

Comme des militants n'appartenant à aucun crédo, c'est là qu'est notre devoir, démasquer les soi-disant certitudes (toutes celles que nous ne craignons pas de regarder en face) et de filtrer la lumière pour chasser l'obscurité de cette longue litanie de fausses espérances qui sous divers visages assombrit notre continent. Ce n'est que de cette manière, saisi par l'émotion comme des êtres humains que nous sommes, avec la sincère certitude et la pleine conscience de notre vulnérabilité, que nous pourrons nous accrocher aux souvenirs sans crainte de nous transformer en statues recouvertes de chaux à cause de cette triste habitude que nous avons de vouloir sauver la vaisselle de porcelaine chaque fois qu'elle se met à trembler.

Nous devons nous sauver, sauver nos pères et nos enfants pour que nous puissions un jour voir avec fierté les écrivains et les penseurs latino-américains que nous aimons comme les êtres du futur qui autrefois existèrent.

\* José Manuel Torres Funes (Tegucigalpa, 1979)

Journaliste et écrivain hondurien installé à Marseille depuis 2010. Auteur du livre *El dolor de la Ausencia* (Tegucigalpa, 2008), compilation de témoignages de proches d'enfants assassinés par la police au Honduras ; investigation et rédaction du livre *El libro Azul de Casa Alianza* (Tegucigalpa, 2006), qui relate les 18 ans de vie de cette ONG qui accueille des enfants et adolescents en condition d'exclusion, vivant dans la rue ; écriture du *Desfiladero*, recueil de nouvelles (Tegucigalpa, 2003).